Document generated on 10/12/2024 4:55 a.m.

L'Inconvénient

Quatre truismes sur l'oeuvre de Maxime Raymond Bock

Thomas O. St-Pierre

Number 73, Summer 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88282ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this review

St-Pierre, T. (2018). Review of [Quatre truismes sur l'oeuvre de Maxime Raymond Bock]. *L'Inconvénient*, (73), 51–53.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

QUATRE TRUISMES sur l'œuvre de MAXIME RAYMOND BOCK

Thomas O. St-Pierre

Le succès le plus grand, pour l'écrivain d'une petite nation, consiste sans doute à pouvoir pénétrer dans la cour d'une grande nation. Au Québec, on y est généralement arrivé par la France, comme l'ont fait Gabrielle Roy, Anne Hébert, Réjean Ducharme, Marie-Claire Blais, Dany Laferrière. De son côté, Maxime Raymond Bock – je ne sais pas si les initiales MRB sont dans l'usage, mais si ce n'est pas le cas, je propose qu'elles y entrent – a obtenu beaucoup de reconnaissance lorsque la traduction de son premier livre, *Atavismes,* a été publiée aux États-Unis. Cette reconnaissance a connu son apogée au moment de la publication d'un article dans *The New Yorker* en mai 2015 (« Too Different and Too Familiar: The Challenge of French-Canadian Literature »), article qui évoquait le manque d'intérêt en Amérique du Nord pour la littérature québécoise, en dépit de sa singularité, et plus particulièrement le livre de Bock, qui venait d'y être publié et qu'on présentait comme un bon candidat pour mettre fin à cette indifférence.

Dans ce texte, l'écrivain canadien Pasha Malla offre une bonne lecture de l'œuvre, en insistant notamment sur deux constatations qui sont fréquentes sinon inévitables lorsqu'on parle de Raymond Bock. La première, c'est que ses personnages sont des *losers* : « Une aura d'échec inévitable parcourt le livre en entier […] L'héritage québécois de la défaite – qu'on peut faire remonter sans se tromper à la guerre de Sept Ans – pèse sur tous les personnages du livre. L'acte même d'écrire y devient une affirmation de soi contre l'arrière-plan d'un passé incontournable. »

L'autre truisme, c'est celui de l'ancrage et de la portée sociohistoriques de ses « histoires » : « C'est une idée que renforce le sous-titre du livre en français : "histoires", pour lequel l'anglais n'offre malheureusement pas de traduction précise. Alors qu'on utilise plus souvent "nouvelles" pour parler de courts textes de fiction, "histoires" veut dire à la fois *stories* (récits fictifs) et *histories* (récits historiques). Cette double signification mise en parallèle avec *Atavismes* suggère non seulement le retour à des habitudes d'antan, mais aussi une sorte de recherche anthropologique. Les personnages de ce livre ne sont pas vraiment hantés par le passé : ils sont

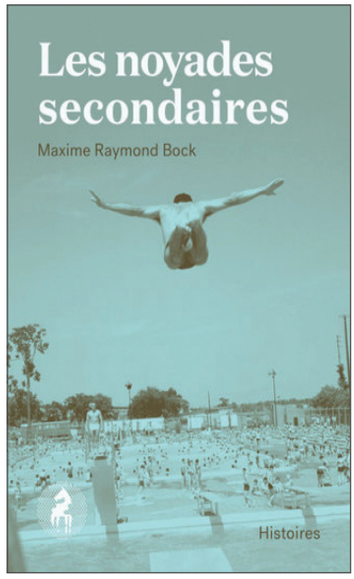
plutôt emprisonnés dans ses cycles et son itinéraire, et quelquefois la seule liberté qu'ils trouvent est le révisionnisme. »

Cette polysémie du mot *histoire* nous mène à une troisième évidence : la longueur des récits de MRB. Peu importe le nom qu'on lui donne, il est assez clair que son art est lié au texte *court*, qui ne franchit pas la frontière menant à l'Eldorado littéraire du roman (par cette image un peu médiocre, je veux désigner son prestige, et non, bien sûr, sa supériorité). Ses quatre livres sont soit des novellas, soit des recueils de « nouvelles » dont plusieurs sont presque assez longues pour être publiées en tant que novellas. Le dernier titre de Raymond Bock, *Les noyades secondaires*, ne déroge pas à la règle : il s'agit d'un recueil d'histoires.

Le présent texte ne se veut pas tellement une critique de ce dernier livre (pour tout dire, je l'ai aimé), mais plutôt une lecture subjective du mouvement de cette œuvre au cours des dernières années, à la lumière des trois truismes susmentionnés. Mon analyse propose de distinguer les textes de MRB qui ressemblent à de longs poèmes en prose – des textes *dilatés,* si l'on veut – de ceux qui ressemblent à des condensés de romans – ou des textes *contractés*. Mon opinion est que ce sont les seconds qui valent particulièrement le détour, que c'est par eux que l'écrivain nous donne à voir tout son talent, toute l'originalité de sa perspective – en un mot : sa valeur comme artiste.

Les textes dilatés

Les textes de cette catégorie sont « dilatés » en ce sens que leur essence repose sur l'exploration – voire l'extrapolation ou l'exagération – d'une image ou d'un concept, qui la plupart du temps consiste en un écart inexpliqué par rapport aux règles de la vraisemblance, écart dont l'auteur creuse au maximum les possibilités d'évocation. Les deux textes des *Noyades secondaires* dont la saveur historique est la plus évidente, « Charles à rebours » et « Sous les ruines », sont de cet acabit. Dans les deux cas, le personnage principal franchit une frontière invisible qui le fait se promener dans le Montréal contemporain, puis l'instant d'après au même endroit deux ou trois siècles plus tôt. On retrouve la même dilatation dans « Ciel ballast », où l'introduction (aussi mystérieuse que chargée) des cendres d'un mort dans le décor d'une pièce de théâtre crée une tension grandissante chez les acteurs. Dans le premier recueil de Bock, le texte « Le ver » en est un autre bon exemple : on y décrit l'envahissement d'une maison de Rosemont par une forêt et la transformation parallèle de son propriétaire.



Ainsi, le texte entier ne repose pas sur une image : il *est* une image, que l'écrivain prend plaisir à gonfler toujours davantage, comme s'il voulait tester les limites de sa membrane poétique. D'ailleurs, la plupart de ces textes tombent un peu à plat : sans arc narratif, ils se terminent lorsqu'on a fini de tourner autour de l'image en en décrivant avec soin (et talent) les moindres facettes pour en extirper tout le potentiel évocateur. Il n'y a à proprement parler pas d'enjeu qui pourrait être résolu. Aucun des personnages qui peuplent ces textes ne fait naître un sentiment d'attachement ou d'identification chez le lecteur : on arriverait à peine à décrire leur personnalité ou à les qualifier. Ils sont entièrement au service de l'image ou du concept : que se passerait-il si un citadin se promenant sous l'échangeur Turcot se retrouvait en pleine tannerie du 18e siècle ? Comment réagiraient les gens à la parution d'un roman dont la lecture vous fait littéralement exploser la tête (« Mystères d'Anna Canuel ») ?

Ces textes dilatés sont comme le résultat d'une démarche homéopathique où les vertus esthétiques d'un poème seraient diluées dans un liquide beaucoup plus volumineux que lui : de quelques vers, d'une image, d'une opposition, d'un paradoxe, on a tiré plusieurs pages de prose.

Les textes contractés

Parmi les textes « contractés » ou, si l'on veut, « condensés », je compte, dans le dernier recueil : « Exérèse », « Rosemont de profil » et « Pneuma ». On peut ajouter à cette liste la novella *Des lames de pierre*, parue en 2015.

Ces histoires sont centrées non pas sur une idée ou une image, mais sur un personnage, ce qu'il n'est sans doute pas trop aventureux d'identifier comme le champ d'expertise du roman, même s'il ne lui est évidemment pas exclusif. Ces courts textes – ils sont quand même tous plus longs que les textes dilatés – sont comme des romans qu'on aurait longtemps laissé mijoter pour les condenser, pour en concentrer la saveur, pour en modifier la texture. Une telle manipulation alchimique nécessite du doigté : le texte doit être assez long pour qu'on s'y accroche et que l'essentiel soit là, mais aussi assez dense pour que la pâte lève. Heureusement, du doigté, MRB en a : ces « romans condensés » constituent selon moi son meilleur travail.

On y trouve une narration rythmée qui défile assez lentement pour qu'on remarque le paysage, mais sans qu'on puisse en noter l'inachèvement : en bon prestidigitateur, le narrateur sait quand nous faire détourner le regard, ne s'arrêtant sur des scènes que pour en relever l'essence, pour s'attarder sur un détail qui, grossi par une métaphore judicieuse, retient l'attention.

Cette vitesse de croisière fait que, chez Bock, si on trouve bien quelques déclarations, parfois quelques répliques, il n'y a jamais vraiment de dialogues. Aussi – c'est vrai de plu-

sieurs autres de ses textes, mais dans *Les noyades secondaires*, c'est frappant –, on se situe presque toujours dans le domaine du souvenir (il est difficile, et peut-être superficiel, de déterminer exactement si c'est là une cause dudit rythme ou plutôt sa conséquence). Même les histoires qui se construisent dans le temps et dans l'espace directs – comme dans un roman traditionnel – n'ont souvent de sens que par le biais de la réminiscence. « Rosemont de profil » et « Pneuma » en sont des exemples probants : en s'appuyant sur la narration, on pourrait assez bien cartographier les déplacements des personnages, l'un dans un quartier, l'autre dans un hôpital. Cet exercice ne permettrait cependant rien d'autre que de constater l'insignifiance absolue de ces mouvements : pendant que les corps se déplaçaient, tout se jouait ailleurs, voire s'est joué avant.

Cela explique peut-être cette espèce de fatalisme, cette impression d'immobilisme défait dont parle Pasha Malla. Lier, comme Bock le fait, une société à son passé collectif, à ses atavismes, puis dans le même esprit lier des personnages à leur idiosyncrasie, c'est forcément ne pas leur laisser beaucoup d'espace pour le changement, pour la liberté. Ils sont pris dans un sillon dont ils ne pourront jamais sortir ; sillon qu'ils n'ont pas creusé, mais qu'ils entretiennent. Ce thème de la filiation revient souvent dans les textes de MRB – par exemple, dans « Pneuma » –, et si quelquefois il est adouci par la tendresse, il ne l'est guère par l'optimisme. La force des liens entre passé et devenir, qu'ils soient collectifs ou individuels, MRB la comprend peut-être trop bien pour permettre à ses personnages, qui s'y empêtrent, l'illusion d'une issue, d'un grand changement, d'une révolution, comme l'illustre éloquemment « Carcajou », l'histoire (dilatée mais très bonne) qui ouvre *Atavismes*.

On pourrait faire les mêmes constats à propos de *Des lames de pierre*, qui n'est qu'un collage de souvenirs souvent plus amers que doux, et dans lequel on trouve, parmi les premières phrases, les suivantes (très belles) : « Robert avait si peu de souvenirs de son enfance qu'il croyait par moments ne pas en avoir eu et se disait, quand il revenait à lui après un accès de douleur, qu'une vie n'est pas un flot ininterrompu dont la mémoire ne garde que des fragments, mais un agencement de tableaux brisés, sans liens, des accidents séparés par des craques où tout s'efface. Il sondait son passé, se rappelait un événement, une journée, parfois même une saison entière, puis c'était le vide jusqu'à un autre souvenir où les gens ressurgissaient vieillis, les lieux changés de formes et de couleurs après s'être désagrégés dans le noir. Il m'a dit un jour que c'était la raison pour laquelle il écrivait, pour allonger le temps où il existait, pour réduire les instants de néant. »

On pourrait dire la même chose, il me semble, de la vie des sociétés : tant en ce qui concerne le manque de fluidité et d'unité de leur trajectoire qu'en ce qui concerne leur besoin de se raconter pour allonger le temps où elles existent, c'est-à-dire pour inventer cette fluidité et cette unité, ce qu'on appelle spontanément le *sens*.

Quatrième truisme : la précision

Mon intention n'est pas de dire que les textes « dilatés » sont mauvais, loin de là. On y trouve toutes les qualités techniques de l'écrivain : la méticulosité avec laquelle il choisit son vocabulaire, sa capacité à intégrer habilement plusieurs registres de langue (de la syntaxe cahoteuse d'un animateur de radio populaire aux noms exacts des os permettant de décrire le relief unique d'un visage), la souplesse avec laquelle il nous fait voyager d'une époque à une autre ou d'un moment à un autre sans rompre le fil narratif (par exemple dans « Exérèse » ou dans le chapitre du voyage en Amérique du Sud dans *Des lames de pierre*), ses bonnes intuitions psychologiques, ses images précises.

Oui, ce mot revient souvent, lui aussi : *précision*. Difficile de lire MRB sans remarquer l'exactitude singulière de son vocabulaire (à qui d'autre viendrait-il l'idée de parler d'*halitose* plutôt que de mauvaise haleine ?). Peut-être lui vient-elle de la poésie ? En avril 2015, il déclarait en effet à *La Presse* : « J'ai pratiqué la poésie pendant une dizaine d'années. Au fil du temps, mon écriture devenait de plus en plus formelle, mais détachée d'un rapport au monde qui donne sa qualité à la poésie. La littérature doit nous faire lever les yeux du livre et interroger le monde dans lequel on vit. J'ai appris beaucoup de choses en pratiquant une mauvaise poésie qui m'a permis d'écrire des fictions avec autant de vigueur que possible. »

Oui, peut-être que cette précision doit beaucoup à la poésie, mais il me semble, pour citer Ferré, qu'« elle ne prend son sexe » qu'avec la prose et que c'est lorsqu'elle sert la vérité de personnages, plutôt que celle d'une image, qu'elle touche véritablement sa cible, puisque justement elle n'est plus alors « détachée d'un rapport au monde qui donne sa qualité » non pas seulement à la poésie, mais à la littérature tout entière.

On pourra me reprocher d'ériger mes préférences en système – il est vrai que je préfère en général le roman à la poésie – et me dire que cette « analyse » n'est au fond que l'étalage des raisonnements qui me permettent de justifier de simples goûts, aussi valables que ceux auxquels on pourrait les opposer. On ne se tromperait peut-être pas en disant cela. Là où on pourrait se tromper, c'est en pensant que la critique peut vraiment être autre chose que cela. ■

LES NOYADES SECONDAIRES
Maxime Raymond Bock
Le Cheval d'août, 2017, 370 p.